



Vies d'un village qui meurt

MATHILDE DELVIGNE

Civita di Bagnoregio, Latium, Italie. Pays marqué, modelé par les conquêtes et guerres entre royaumes, bourgs, principautés. Civita n'a pas été épargnée, mais fait figure d'exception. Depuis ses premiers habitants, les Etrusques, il y a près de 2500 ans, ce ne sont pas les hommes mais les forces de la nature qui l'ont le plus écorchée. Elles l'ont laissée sans défense ni armées capables de faire face à la puissance des tremblements de terre, à l'érosion de la pluie et du vent. Aujourd'hui, seules trois personnes habitent le rocher toute l'année. Depuis cinq ans et l'instauration d'un billet d'entrée à 1,5 euro, la « città che muore », la « ville qui meurt » connaît un engouement sans précédent auprès des touristes. A peine 50 000 par an jusqu'en 2012, ils étaient 600 000 en 2016. Parmi eux, près de 150 000 touristes d'origine asiatique. Autrefois trésor caché, sans prétention, le village est devenu un véritable temple du « fast tourism ».



On s'est rencontrées pour la première fois en 2015, presque par hasard, au nord du Latium. Dans ce lieu perdu où on passerait à côté sans savoir.

Ce genre d'endroit où un coup d'œil suffit pour qu'il reste gravé dans la mémoire. Pour retrouver son nom, par contre, c'était une autre histoire. Comment retrouver sa trace d'ici ? Encore inconnue, cachée, au fin fond du Latium, à 110 kilomètres au nord de l'imposante Rome, faisant de l'ombre aux richesses aux alentours ? Ça y est, je me souviens. Pas de son nom mais bien de son surnom : « la città che muore », « la ville qui meurt ». Civita di Bagnoregio ! C'est bien elle. Je n'ai pas rêvé d'un décor de conte de fées, confondu avec celui d'un film de Tolkien. Est-elle toujours aussi intacte, inaccessible aux voitures, au 21^{ème} siècle ? Comment un village peut-il être voué à la mort, à cette époque où tout semble éternel ? Des habitants continuent-ils de faire vivre ce rocher ?

La mort, lente et inexorable

Le bleu du ciel, le jaune ocre de la roche, le blanc des calanques. Depuis le belvédère de Bagnoregio, passage obligé pour arriver à Civita, le mot italien « belvedere », « belle vue », prend tout son sens. Plongée dans le Moyen Âge face à ses maisons, seuls les 300 mètres de béton du pont, dernier lien entre le village et le reste du monde, me ramènent à la réalité. Je me lance pour approcher ses entrailles, lire son histoire millénaire au travers des nervures de sa roche. Ses couches orange, jaunes, noires se superposent, comme les pages d'un livre qui retrace sa vie depuis ses origines. Un socle d'argile et de tuf, amas de débris d'origine volcanique, formé il y a des millions d'années, couvert par 60 mètres de lave crachée autrefois par les volcans alors actifs. A l'échelle de l'histoire du rocher fragile de Civita, c'est comme si ses premiers habitants, les Etrusques, étaient partis hier. De quoi se sentir bien petit, de passage, face à un tel chapitre de l'histoire de la terre. « Civita est un laboratoire de géologie à ciel ouvert », un terrain de jeu unique au monde pour les géologues, me racontera Luca.

Luca :

« La question n'est pas de savoir si, mais quand Civita di Bagnoregio disparaîtra. »



Au chevet de Civita depuis 2012, il est chargé de surveiller cette malade incurable. Depuis des siècles et pour des milliers d'années encore, le rocher sur lequel repose « la città che muore » succombe lentement, inexorablement aux effets du vent et de la pluie.

- *Touche. Tu vois, ça s'effrite comme de la terre.*

Sept centimètres par an. C'est la vitesse à laquelle ses gardiens estiment l'érosion. Une menace continue à laquelle s'ajoute celle des glissements de terrain et tremblements de terre. Je n'ai pas vu des tonnes de terre se détacher, un jardin disparaître dans le fond de la vallée. Mais je comprends mieux pourquoi, depuis ses origines, ses habitants ont tant de mal à arrêter les coupables qui les ont fait fuir, abandonnant leur maison pour finir leur vie sur la terre ferme, plus sûre. L'église a encore de la marge, mais les vestiges de façades et fenêtres ouvertes sur le vide rappellent constamment la fragilité du village, à laquelle « la ville qui meurt » doit son surnom si solidement ancré. Mourra ? Mourra pas ? Pour Luca, la question n'est pas de savoir si, mais quand Civita disparaîtra.

Le prix du tourisme

A peine la Porta San Maria franchie, dernier accès au village, quelques minutes suffisent pour comprendre que Civita di Bagnoregio n'est pas, n'est plus, un village comme les autres. Le temps de parcourir quelques pas à travers ses ruelles désertes. De flâner entre ses maisons aux portes et volets cadenassés, rappelant aux curieux l'interdiction d'entrer. De s'immerger dans le silence, si déconcertant qu'il en deviendrait angoissant. Et pourtant, des pots de fleurs fanées, figées par le froid, décoorent encore fenêtres et escaliers. Les vitres des maisons laissent transparaître des signes de vie. Civita n'est pas encore morte. Ses murs ne sont pas abandonnés. Mais sa vie semble avoir basculé.

« Tu ne peux pas imaginer comme le village a changé ! J'étais venue il y a vingt-cinq ans, maintenant c'est rempli de boutiques de souvenirs et restaurants. »



Je ne peux qu'imaginer cette « Civita d'avant » dont parle une touriste italienne accrochée à son téléphone en découvrant la « Civita d'aujourd'hui ». Aujourd'hui, les entrailles de ses murs servent de vitrines aux cartes postales, bibelots et « produits du terroir ». Les tables des restaurants occupent les coins de ses rues. J'apprendrai que les maisons qui autrefois vivaient au rythme des habitants, abritent désormais huit bed & breakfast et « case vacanze ». Les caves où les paysans stockaient leurs récoltes et hébergeaient leur âne voient défilez des milliers de touristes. Sur les murs façades, les cartes postales, partout, l'image de Civita. Civita autrefois, au soleil levant, couchant, dans la brume, sous la neige, d'en bas, d'en haut.

« En été, les touristes font la file sur le pont pour entrer. Civita est devenue une machine à sous ». Cette phrase résonne dans ma tête à chaque pas. C'est avec un goût amer que me l'a dit Francesco, le « gardien du pont ». Depuis 2013 et l'introduction du billet d'entrée pour accéder au village, il est le « poinçonneur des billets ». Pas de doute, la marque « Civita » se vend bien et attire les investisseurs. Sinon, comment un village d'à peine 50 maisons pourrait avoir un parfum à son effigie, « Acqua di Civita ». A l'intérieur du magasin du même nom, c'est Laura qui se charge depuis deux ans d'accueillir les touristes étrangers dans un anglais peu assuré. Le propriétaire, son fils Andrea, n'est pas là aujourd'hui. Il sillonne l'Italie pour tenter d'exporter son « Eau de Civita ». Aux murs, sur les étiquettes, partout la langue italienne reste reine. « Je n'arrête pas de dire à Andrea qu'il faut tout traduire en anglais ». Civita semble avoir été projetée au-devant de la scène internationale sans y avoir été préparée.

« Foutu bancontact qui foire encore ». Derrière la porte de son restaurant, Francesco s'agite. A Civita, même le signal satellite semble avoir plus de mal à arriver. « Ça arrive tout le temps ! Ici, le temps que quelqu'un vienne pour réparer la machine, il faut parfois attendre deux semaines. » Deux semaines sans que les clients puissent payer par carte, perchés à 447 mètres sans distributeur de billets à l'horizon, il y a de quoi être nerveux. L'addition est réglée, Francesco calmé. Il a l'habitude de recevoir des journalistes et ne leur refuserait rien. Le sexagénaire né à Civita n'y vit plus depuis longtemps, mais il a flairé son potentiel et ne cache pas sa fierté de voir l'ancien abri de l'âne de la famille se remplir de touristes affamés depuis cinq ans. Au mur, un article du New York Times entouré d'une dizaine d'autres parle de son restaurant. « Ça a ramené plein de touristes américains ! » Il n'y a pas d'âge pour surfer sur la vague Civita, et Francesco a bien compris le créneau du tourisme 2.0. « Mon restaurant est le premier sur Trip Advisor ! Tu sais, maintenant, tout fonctionne avec internet ».

Quand je la rencontre, Ivana tue le temps derrière son comptoir, en dessous de la maison où elle est née, en 1954. Cette fois, c'est en boutique de souvenirs qu'a été transformé l'abri de l'âne de la famille.

- *Pas beaucoup de touristes, aujourd'hui !*

On se croirait presque dans un village fantôme.

- *Moi, c'est comme ça que j'aime mon village.*

C'est elle, ma Civita !

- *Un boom touristique pareil,*

c'est le rêve pour une commerçante !

- *Je suis habitante avant d'être commerçante.*

Pas de doute, Ivana n'est pas une commerçante comme les autres. Si elle partage sa vie entre Bagnoregio et Civita, pas question pour autant de la qualifier de « bagnorese ». Le confort et les facilités de la vie en ville l'ont poussée une partie de l'année à moins de deux kilomètres, à Bagnoregio, mais Civita reste son chez-elle. Au fil de la conversation, je devine la mélancolie dans sa voix et son regard, se rappelant le temps où le seul commerce du village était le bar, sur la place. Quand dans chaque famille l'âne était encore le seul moyen de locomotion pour remonter le bois, les récoltes, les bonbonnes de gaz. Aujourd'hui c'est un tracteur qui s'en charge, à 60 euros les dix trajets. « Jamais je n'aurais imaginé ça. Ce n'est plus ma Civita ».

Le ticket de la renaissance

Les choses qui s'achètent deviennent plus précieuses. Francesco Bigiotti, maire de Bagnoregio, l'a bien compris. En avril 2013, le ticket d'entrée à 1,5 euro est instauré. Civita di Bagnoregio met en place ce que Venise n'a toujours pas réussi à faire, et devient le premier village « payant » d'Italie. Depuis, entre 8h et 20h, tous les jours de l'année, des employés poinçonnent les tickets des touristes à l'entrée du pont.

En plus de renflouer les caisses de la commune grâce aux revenus des entrées, ce coup qualifié par certains de « génie » a projeté Civita sur les unes des journaux et attiré les curieux. Décrite voire attaquée à l'époque, cette initiative s'est révélée être un tremplin inespéré pour la notoriété de Civita et un coup de projecteur unique sur son exceptionnalité.

Aujourd'hui, la mairie planche sur l'instauration d'un jour gratuit en semaine pour tenter de mieux répartir le nombre de touristes qui les jours fériés peut s'élever jusqu'à 12 000 visiteurs.

Vies de Civita

Une silhouette âgée lutte face au vent pour traverser le pont, chargée de ses courses du marché. C'est Rossana, j'en suis sûre. Quand un village n'a plus que trois habitants, on les repère rapidement. Ce n'est pas son époux, ni Tony, « l'americano » du village. Ce ne peut être qu'elle.

- *Scusi, vous êtes Rossana ? Je suis journaliste, je voudrais...*

- *Journaliste... Ah...*

C'est ce que je craignais. Ce « ah... » qui cache un « et alors ? » ou « pour me demander quoi encore ? ». C'est sûr, je ne suis pas la première à vouloir dégainer mon carnet de notes pour en savoir plus sur cette intrigante « vie à Civita ». Journalistes en soif de sujets originaux, sachez que vous n'arrivez pas en terre inconnue. Depuis le boom touristique commencé il y a cinq ans, des reporters des quatre coins du monde se pressent à Civita pour faire rêver leurs lecteurs.

— *Oui, je suis Rossana.*

Assise à une table du restaurant de sa fille, en dessous de sa maison, Rossana est prête. Elle qui semblait pourtant réticente ne s'arrête plus.

— *Là c'est le pont de Civita bombardé par les allemands. Là, c'est mon père avec l'âne de la famille, sur la place du village.*

Je reconnais les escaliers, la rue qui traverse le village. C'est comme si rien n'avait changé. Et pour-

tant, encore une fois, je devine la nostalgie de Rossana quand elle me parle de ce temps où Civita était encore « une grande famille ». Quand le village vivait au rythme de ses familles de paysans nés dans ses modestes maisons. Mais la doyenne de Civita n'est pas dupe. Son village semble peut-être déconnecté du quotidien frénétique de la vie au 21^{ème} siècle, mais elle le sait : « Le monde a changé, pas seulement à Civita ».

Pas de voiture, 300 mètres de pont à traverser, je ne peux m'empêcher de penser que Rossana, son époux et Tony seront les trois derniers habitants de l'histoire de Civita di Bagnoregio.

- *Dans le futur... Je ne sais pas... Moi je suis vieille, je m'y sens bien, mais imagine vivre ici pour une famille, avec des enfants qui doivent aller à l'école... C'est compliqué.*

Que deviendra Civita, quand Rossana, son époux et Tony ne seront plus là ?

- *Une ville musée, c'est bien ça.*

Je quitte Rossana avec amertume. Non pas parce que face à mon objectif, elle préfère rester anonyme. Mais parce que face à ses vieilles portes, sur sa place, dans ses rues quasi désertes, j'imagine ses souvenirs de « sa Civita ». Je l'imagine habitée comme si de rien n'était. Un village parmi d'autres, où des enfants rentrent de l'école, jouent sur la place. Où le linge ondule au vent sous les fenêtres, des vieillards discutent autour d'un jeu de cartes.







Le nouvel eldorado des touristes asiatiques

Les jours passent et la routine de cette semaine de janvier me laisse incrédule. Au fil des traversées du pont de Civita transformé en parcours du combattant sous la force du vent, le décor d'un village quasi désert où se déroule chaque jour le même scénario. Par groupes de cinq, dix, beaucoup plus, seuls des touristes du bout du monde asiatique viennent briser le silence qui enrobe le village figé dans le froid. Tout juste déposés sur le parking du belvédère de Bagnoregio, armés d'appareils photos, smartphones et « selfie sticks », ils dégainent leur artillerie sans plus la lâcher. Le compte à rebours est lancé. Le temps de rejoindre Civita à pied, ils auront 30 minutes à peine pour la visiter. Auront-ils le temps de voir de leurs propres yeux, et non au travers de leur écran, les couches millénaires sur lesquelles reposent « la ville qui meurt » ? La mer blanche de calanques qui l'entoure ? Ses maisons aux pierres centenaires ? Je découvre un autre visage de Civita di Bagnoregio. Celui de la « Mona Lisa » des sites touristiques. Mystérieuse, fascinante, énigmatique, devant laquelle on se bouscule davantage pour montrer à l'écran un « j'y étais », que pour apprécier ce qui la rend unique et fragile.

Je quitte Civita avec un double sentiment. De fascination et d'émerveillement face à cet exemple rare d'œuvre unique façonnée par le travail de l'homme et de la nature. De perplexité, en l'imaginant dans quelques années, quand ses derniers habitants auront rendu leur dernier souffle. Je l'imagine telle une nouvelle Pompéi. Une ville musée à ciel ouvert totalement déshumanisée qu'on visite pour se replonger dans le passé. Des bed & breakfast, restaurants et commerces, pris d'assauts en été, peut-être même toute l'année. Mais où le silence reprend ses droits dès la tombée de la nuit, quand les curieux d'une heure, d'un jour sont repartis. Un de ces rares villages où en s'y promenant on ne peut s'empêcher de s'interroger : « Tu penses qu'il y a encore des gens qui vivent ici, à cette époque ? ». La « città che muore » n'aura pas été tuée par la nature qui l'a façonnée, mais par le confort et les contraintes de la modernité.